Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 43

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180956

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tribuent pour une bonne part à la consommation des vins étrangers, qu'on leur offre de préférence dans les hôtels, parce que l'on n'oserait pas prendre sur les vins suisses un bénéfice aussi considérable.

Pour le dire en passant, ce procédé n'est pas patriotique; ce serait, au contraire, à nos hôteliers de solliciter nos vignerons à produire des vins de choix en les payant un bon prix, et ils sont bien placés pour faire à nos meilleurs vins auprès des étrangers un nom et une réputation.

La consommation indigène est d'ailleurs énorme dans certains endroits. Les travailleurs ruraux des bords du lac de Zurich ne se contentent pas, dit-on, à moins de 2 pots par jour, sans compter les extra; et les cantons de Vaud, de Neuchâtel, etc., présentent de grandes *capacités* à cet égard.

Il le faut bien d'ailleurs, et c'est un grand bonheur que nous soyons en mesure de boire notre vin nous-mêmes, car nous ne pouvons pas compter sur nos voisins pour nous aider à le faire.

La gloire.

Le vent glacé d'hiver soulevait en poussière
La neige, funèbre linceul;
On l'entendait gémir à travers la clairière.
Assis près du foyer autour de notre aïeul,
Grand-père, dîmes-nous, que cette salle est noire!
Le temps est froid; l'orage est terrible au dehors,
Mais quand vous nous parlez, nous nous sentons plus forts;
Racontez-nous vos jours de gloire.

Alors je vis trembler la main sèche et ridée
Qu'il tendait vers le feu mourant;
Un cruel souvenir, une funeste idée
Fit ployer le vieillard comme en l'été l'ondée
Vient courber les épis. Il nous dit en pleurant:
Chers amis, pourquoi donc, rappeler la mémoire
D'un passé que cent fois j'ai tenté d'oublier,
Et qui me poursuivra jusqu'a mon jour dernier;
Ne me parlez jamais de gloire.

Aux dangers, aux combats, sur la terre étrangère,
Suivant un conquérant fameux,
Je tuais (j'ignorais que tout homme est un frère),
Mes compagnons tuaient, et je tuais comme eux;
Et puis tout enivrés du fruit de la victoire
Nous buvions à longs traits ce breuvage trompeur;
Mes cheveux ont blanchi; le passé me fait peur;
Ne me parlez pas de gloire.

La gloire n'est qu'un mot, une vaine fumée,
Qui couvre des haillons sanglants;
La gloire c'est la mort, c'est la faim; d'une armée
Qui passe en broyant tout c'est la trace imprimée
Aux fronts humiliés des vaincus pantelants.
Ce sont les courts plaisirs d'un triomphe illusoire
Par l'orgueilleux vainqueur à grand prix achetés,
Les villages détruits et les champs dévastés;
Ne me parlez jamais de gloire.

Enfants, à l'horizon je vois poindre l'aurore
Du jour de l'éternelle paix,
Jusques là, sur combien de victimes encore,
Le monstre éteindra-t-il la soif qui le dévore
Avant de redescendre aux enfers pour jamais?
C'est le secret des cieux; à nous mortels de croire
De hâter ce beau jour par nos efforts constants,
De soulager les maux, d'aider les indigents;
Avons-nous besoin d'autre gloire?

J. B.

Sous le titre: *Le soldat peint par son langage*, le *Moniteur de l'armée* fait l'histoire étymologique de certaines expressions employées dans l'armée. En voici quelques-unes:

Les soldats d'infanterie appellent leur petit schako leur *capsule:* les soldats du premier Empire appelaient leur énorme couvre-chef leur *boisseau*.

Le troupier désigne par le mot *double* les deux galons d'or ou d'argent que portent sur la manche les sergents-majors ou maréchaux-des-logis-chefs. Dans la cavalerie, on se sert encore, pour désigner le maréchal-des-logis-chef, même dans le service, de cette abréviation: le *marchef*.

La balle du fusil s'appelle la *dragée*. Le troupier lui donne aussi le nom de *prune*. L'origine du mot *dragée* remonte au 9 février 1563, date de l'assassinat de François de Lorraine, duc de Guise, par Poltrot de Méré. Le duc tenait à la main son dragier, ce qui fit dire qu'il avait reçu une *fameuse dragée dans le corps*.

Le mot *dromadaire*, usité aux Invalides, désigne un soldat ayant fait la campagne d'Egypte. On sait qu'il se trouve à peine quelques vieux militaires de cette époque.

Les Russes, à Sébastopol, ont donné le glorieux surnom d'*écrevisse de rempart* aux soldats de la ligne dont le pantalon garance apparaissait rampant au milieu des ouvrages attaqués.

Enfant de giberne et aussi *de la balle* sont des noms que les soldats donnaient jadis aux enfants nés à la caserne, de pères mariés au régiment.

Le soldat dit de son capitaine passé officier supérieur: Il vient d'avoir les *épinards;* comme il dit de son colonel promu général: Il a attrapé ses *étoiles*.

C'est du nom d'*étoiles filantes* que le troupier, pendant le siége de Sébastopol, appelait les bombes qui, toutes les nuits, sillonnaient l'espace en décrivant une courbe lumineuse avant de s'abattre dans les tranchées. Combien de ces *étoiles filantes* ont causé la mort de braves gens, soit dans le camp français, soit dans les ouvrages élevés pour la défense de la ville russe!

Ce n'est certes point en prévision de l'entrée des Prussiens à Paris que nous donnons ci-après le récit de la prise de cette ville par les alliés, en 1814; c'est tout simplement parce que les circonstances actuelles rappellent ce fait historique.

Il ne faut point s'étonner de l'accueil qui fut fait par les Parisiens aux armées alliées. La France fatiguée par 20 ans de guerre et de despotisme avait hâte d'en finir avec Bonaparte. Mais il est à remarquer cependant combien les conquérants se montrèrent humains et généreux envers les vaincus. Ils prouvèrent ainsi qu'ils faisaient la guerre à Napoléon et non à la France.

La Prusse, qui était au nombre des coalisés, nous montre aujourd'hui quels sont les progrès de la civilisation dès 1814.

Napoléon venait de perdre plusieurs batailles, et les débris de son armée avaient été refoulés jusque dans les faubourgs de Paris. L'Empereur Alexandre

occupait les hauteurs environnantes, entre Belleville et Pantin. Il y reçut plusieurs parlementaires qui lui proposèrent l'évacuation de Paris, et offrirent d'abandonner la ville avec tous ses arsenaux et ses provisions militaires. Ces propositions furent acceptées; l'Empereur Alexandre ne voulait pas traiter en ennemie la capitale des Français. — C'était le 30 mars.

Le maréchal, prince de Schwarzenberg, commandant en chef des armées alliées, envoya aux Parisiens l'adresse suivante :

« Habitants de Paris! Les armées alliées se trou-
» vent devant Paris. Le but de leur marche vers la
» capitale de la France est fondé sur l'espoir d'une
» réconciliation sincère et durable avec elle. Depuis
» 20 ans l'Europe est inondée de sang et de larmes.
» Les tentatives pour mettre un terme à tant de
» malheurs ont été inutiles, parce qu'il existe dans
» le pouvoir même qui vous opprime un obstacle
» insurmontable à la paix. Quel est le Français qui
» ne soit pas convaincu de cette vérité ?

» Les souverains alliés cherchent de bonne foi
» une autorité salutaire en France, qui puisse ci-
» menter l'union de toutes les nations et de tous les
» gouvernements avec elle. C'est à la ville de Paris
» qu'il appartient, dans les circonstances actuelles,
» d'accélérer la paix du monde. Son vœu est attendu
» avec l'intérêt que doit inspirer un si immense ré-
» sultat. Quelle se prononce, et dès ce moment l'ar-
» mée qui est devant ses murs devient le soutien de
» ses décisions . . . . . .

» La conservation et la tranquillité de votre ville
» seront l'objet des soins et des mesures que les
» alliés s'offrent de prendre avec les autorités et les
» notables qui jouissent le plus de l'estime publique.
» Aucun logement militaire ne pèsera sur la capi-
» tale.

» C'est dans ces sentiments que l'Europe en ar-
» mes, devant vos murs, s'adresse à vous. Hâtez-
» vous de répondre à la confiance qu'elle met dans
» votre amour pour la patrie et dans votre sagesse.»

Dans la nuit du 30 au 31, une capitulation fut signée pour la remise de Paris, et une déclaration faite au nom des puissances alliées fut affichée dans la ville. Cette déclaration portait, entr'autres, les conditions suivantes :

« Les souverains alliés proclament qu'ils ne trai-
» teront plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec au-
» cun de sa famille;

» Qu'ils *respectent l'intégrité de l'ancienne France,*
» telle qu'elle a existé sous ses rois légitimes; ils
» peuvent même faire plus, parce qu'ils professent
» plutôt le principe que *pour le bonheur de l'Europe,*
» *il faut que la France soit grande et forte;*

» Qu'ils reconnaîtront la constitution que la na-
» tion française se donnera. Ils invitent par consé-
» quent le sénat à nommer un gouvernement provi-
» soire qui puisse pourvoir aux besoins de l'admi-
» nistration et préparer la constitution *qui convien-*
» *dra au peuple français.*

Le 31 mars au matin, l'armée alliée fit son entrée dans Paris. Le peuple s'était porté en foule à sa rencontre. L'empereur Alexandre, à la tête de ses nombreuses gardes, accompagné du roi de Prusse, du prince de Schwarzenberg et du comte Barclay de Tolly, parut à 11 heures aux barrières de Paris. Dès ses premiers pas dans la capitale, les Parisiens firent éclater des transports de joie difficile à décrire. Tous les habitants des deux sexes, rassemblés dans les rues, firent retentir l'air de leurs acclamations. L'empereur était constamment entouré d'une foule immense; on lui baisait les mains et les pieds; on le nommait le *libérateur,* le *pacificateur,* l'*incomparable.* Des dames forcèrent des officiers de sa suite à descendre de cheval et y montèrent elles-mêmes pour voir ce souverain de plus près. De toutes les fenêtres des milliers de mains faisaient voltiger des pavillons blancs. Tous les chapeaux avaient arboré des cocardes de la même couleur. Chacun demandait un Bourbon pour son roi.

La procession poursuivit ainsi sa route jusqu'aux Champs-Elysées, où l'Empereur fit halte pour laisser défiler les troupes. Ici, la joie du peuple n'eut plus de limites. Engagée enfin à se retirer et à faire place, la foule se divisa en groupes. Bientôt des milliers d'hommes accoururent vers la colonne élevée en l'honneur de Napoléon, pour détruire avec ce monument le dernier souvenir d'un despote cruel. L'animosité avec laquelle le peuple y travailla surpasse toute idée. Malgré l'immense hauteur de la colonne, un Français trouva le moyen d'atteindre son sommet, s'assit sur l'épaule de la statue et lui passa une corde autour du cou, tandis qne d'autres l'ébranlaient dans sa base. La statue céda enfin aux efforts du peuple, au milieu des cris de *vive l'Empereur Alexandre!*

Voilà comment les journaux du temps nous racontent ces événements, d'après des rapports officiels. Cependant si l'on consulte quelques historiens, il paraîtrait que l'enthousiasme de la population parisienne, à l'entrée des alliés, n'était point aussi général qu'on a voulu le dire, et qu'il faut en attribuer en grande partie l'apparence aux partisans des Bourbons, qui ne négligèrent rien pour encourager ces démonstrations.

Expiation.

(*D'après l'allemand de C. Horn.*)

Alors ses yeux brillaient, et un profond sillon se dessinait entre ses deux sourcils. Qu'est-ce qui amenait cette expression sur le visage du vieux baron? Etait-ce le sourire plein de bonheur qui paraissait sur le visage de la jeune fille, lorsque, cessant sa besogne inutile, elle regardait le jeune homme qui lui souriait amicalement?

Elle ôta son chapeau de paille et passa la main sur son épaisse chevelure blonde qu'elle écarta à droite et à gauche de ses joues. Ce fut alors seulement qu'on put distinguer sa physionomie et son expression. C'était presque encore un visage d'enfant, tant les formes avaient la réplétion de l'enfance; le front était pur, ses grands yeux bleus avaient une sérénité radieuse.

— As-tu achevé ton tapis de feuilles, Hilda? demanda le jeune homme d'un ton badin.

— Tu crois probablement que je veux encore jouer la fée aux fleurs, comme il y a quatre ans, lorsque toi, homme sérieux, tu condescendais avec tant de bonté aux rêves fantastiques d'une folle enfant. Je ne suis plus une enfant aujour-